LE PARAPENTE AU KARAKORAM

Sommaire :

John Silverster, le précurseur
Le col de « Chatri La » ou le col des « hommes parapluie »
Post-scriptum
Un petit tour en Hindu Kuch
Mai 2004, Babaghundi, vallée de la Chapursan
4 Septembre 2005, Gilgit-Baghulti, 120 Kms
5 septembre 2005, Baghulti
6 septembre 2005, Baghulti-Minagan, 80 Kms
Du 7 au 13 septembre 2005, Mastuj
14 septembre 2005, Mastuj-Theru, 60 Kms
15 septembre 2005, Theru-Ishkommen, 120 Kms
16 septembre 2005, Ishkommen-Zu Tron (Chapursan), 70 Kms

Voler comme un oiseau…Un rêve vieux comme l'humanité, et qui depuis l'invention du delta-plane puis du parapente est presque devenu réalité. Si vous avez encore des doutes, alors lisez plutôt la suite…

Le vol libre a été inventé il y a trente ans. Les premières ailes permettaient alors tout juste de descendre des montagnes. Mais leurs performances n'ont jamais cessé depuis de progresser, et il est aujourd'hui possible d'exploiter des ascendances (liées au vent et à l'échauffement du soleil), et de voler ainsi des heures et des heures ou de parcourir quelques centaines de kilomètres en un seul vol (c'est ce qu'on appelle le cross, ou vol de distance).

Alors voyager en volant, et parcourir ainsi des chaînes entières de montagnes, en atterrissant le soir où l'on redécollera le lendemain matin, telle est la quête ultime du vol libre. C'est ce qu'on appelle le vol bivouac qui n'est finalement rien d'autre qu'une randonnée aérienne, au long cours, et en autonomie totale avec pour unique moteur, la force du vent, du soleil…et de ses jambes quand justement le vent est trop fort pour voler.

Le vol bivouac a connu son chantre et prophète en la personne de Didier Favre. Avec son deltaplane, il s'était ainsi lentement métamorphosé en un véritable vagabond des airs, et chaque année, (dans les années 80-90), il entreprenait une traversée intégrale de l'arc alpin (lire son livre " Le vagabond des airs ", Editions Actes Sud).

Mais gràce au parapente, la pratique du vol bivouac s'est considérablement simplifiée, et n'est plus désormais le domaine réservé de quelques spécimens hors norme ; un parapente est en effet beaucoup plus léger à transporter, et plié, il tient dans un simple sac à dos. Rajouter le nécessaire de bivouac, quelques vêtements et de la nourriture pour quelques jours…et vive l'aventure, aussi loin que porte le vent !
Mais aussi merveilleuse et naturelle que soit cette façon de voyager, bien peu finalement la pratiquent. Car cette forme de vol reste très exigeante tant sur le plan physique que mental. Et s'il y a un terrain où la dimension aventureuse du vol bivouac est poussée à son paroxysme, ce serait sans aucun doute les fabuleuses chaînes de l'Himalaya et du Karakoram. Montagnes gigantesques, aérologie dantesque, engagement maximum. Mais à la clé, le privilège d'arpenter en vol des lieux parfois à peine cartographiés. Le vol bivouac en ces hauts lieux s'apparente littérallement à du vol exploratoire.

La bande copains, de gauche à droite : John Silverster, pakistani friend, Julien Wirtz et Gildas Moussali & Philippe Nodet

C'est un anglais, John Silverster, ex-fort alpinisme reconverti au parapente, qui le premier a osé défier le Karakoram, révélant du même coup au petit monde du vol libre et l'incroyable potentiel de vol exploratoire de cette région. En France, ce sont Philippe Nodet, Julien Wirtz et Gildas Moussali qui ont fait depuis du Karakoram leur terrain de jeu favori.
Le vol bivouac dans le Karakoram, c'est du parapente extrême à parfois plus de 7000 mètres par -15°C dans des régions montagneuses à l'aérologie démoniaque. Nous avons aujourd'hui la chance de vivre ces aventures à travers les récits de John et Philippe, leurs témoignages sont poignants et bourrés de passion. Attention, la lecture de ces pages peuvent vous emmener vers des cieux certes somptueux mais pauvres en oxygène et glaciales. En revanche, l'ambiance est celle d'une passion contagieuse, à consommer sans modération !

John Silverster, le précurseur :

John est le premier très fort pilote à avoir osé tenter le vol de distance dans le Karakoram, et ce sur des itinéraires toujours très engagés. John Sylverster raconte comment il est venu au parapente et pourquoi il en est venu à tourbillonner autour des montagnes du Karakoram. Voici son témoignage exceptionnel (traduit d'un texte écrit par john Silverster par Blankonthemap) :

Bubulimating : John rase les "3 lady's fingers" !
(1,47 mns / 8 Mo)

Dans les années 80, je n'étais pas parapentiste mais alpiniste. En 1988, j'étais dans le Karakoram pour tenter le big wall de Bublimotin, une tour de roche de 6000m dans la vallée de Hunza au Pakistan. J'avais remarqué cette montagne pour la première fois l'année précédente et avait essayé de la monter en style alpin à 2, à l'aide d'une simple corde et le minimum de pitons. Mais les effets de l'altitude nous ont fatigué, ainsi nous avons fait le projet de revenir l'année suivante et y monter une grande expédition, avec un bon nombre de pitons, de portaledges et de... parapentes, avec lesquels nous avions projeté de voler depuis le sommet.
Aucun de nous n'avait essayé le parapente auparavant, ainsi nous avons passé 2 mois avant l'expé à ne rien faire d'autre que d'apprendre à voler, tellement la pratique était enivrante, au lieu de nous entraîner à grimper. Naturellement, l'évidence s'est produite : nous avons échoué pour notre deuxième tentative de cette montagne ! Mais j'ai appris quelque chose au sujet des conditions météorologiques uniques qui règnent dans cette vallée, celles qui m'ont permis 13 ans plus tard d'admirer vers le bas depuis le sommet du Bublimotin, depuis un parapente.

Le col de " Chatri La " ou le col des " hommes parapluie " :

Je stoppe mon ascension à 7200m et me dirige vers les pentes blanches qui devant moi s'élèvent des profondeurs de la vallée. Pour une fois, je souhaitais ne pas être si haut. J'envie Eddie dans sa bulle d'air chaud, parce qu'ici à 7000m, l'air est froid, extrêmement froid, si froid que je me penche en arrière aussi loin que possible dans mon harnais en équilibre, espérant empêcher l'air glacé de fouetter mon visage. Mes doigts sont mécaniquement recroquevillés dans mes gants et lorsque mon esprit se ranime, je les retire maladroitement pour prendre mon appareil photo. Mes mains frappent l'air violent pour prendre l'appareil photo en même temps que la poignée du frein. Ma position est mauvaise, mon bras tel un membre cassé, tandis que mes doigts commencent implacablement à geler, gênant l'opération que je suis en train d'effectuer... et le nouveau film que j'ai placé dans ma bouche commence à geler à mes lèvres.

Au dessus du Hunza Peak (6200m) (1,28 mns / 6,6 Mo)

Nous avions naïvement pensé que l'hypoxie allait être le problème, mais ce fut le froid ! Car je rejoins maintenant un courant perturbé, je suis malade par la forte ascendance dans laquelle je me trouve parce que je suis toujours trop haut et je veux maintenant redescendre vers un air plus chaud et plus sain, vers une altitude suffisante, chantant presque le nombre magique de 5500m, où l'air est plus chaud et où la vie reprend ses droits. J'atteins l'énorme face de glace du Rakaposhi avec tous ses sommets qu'il est difficile d'atteindre. Eddie au-dessus de moi doit attendre que je m'élève près des énormes séracs qui bouchent le haut du champ de neige. Un vent balistique m'emporte et nous sommes ensemble, un parapente blanc et un jaune. Ils sont tout autour de nous, le Rakaposhi (7788m), le Diran (7200m), le Bojohagur (7400m) et l'Ultar (7400m), et certains d'entre eux avec seulement une seule ascension et nous, avec nos frêles machines volantes, nous pouvons les contempler d'une manière irréelle.
Puis le calme fut brisé par la radio, les PTTS d'Eddie fonctionnent mal encore, probablement en raison du froid. J'écoute le calme pendant quelques instants en espérant futilement qu'il se calme, j'atteins laborieusement le bas de mon harnais pour éteindre l'appareil. Silence... encore un jour sans radio. Je regarde la chaîne de montagnes devant moi, une ligne continue de montagnes déesses mères du monde. Elle commence par le Rakaposhi, avec un mur sommital relié au Diran Peak, suivi par 20 kilomètres en direction du Spantik, avec son pilier d'or rougeoyant à la lumière du soleil intense... et puis après c'est 150Kms et d'innombrable sommets, là le K2 et le Broad Peak peu après. C'est simplement étonnant de les regarder à travers des yeux d'insectes, les 150Kms d'arête de montagnes couvertes de neige, avec seulement un signe de faiblesse, les 100Kms du fleuve de glace débouchant du Snow Lake,

qui à 5000m est le point le plus bas de la chaîne que nous survolons !!
Revenu en Grande-Bretagne, en regardant les cartes autour de la table d'un bar, une traversée du Snow Lake semble faisable. Mais pas ici, à 7500m, accroché sous un parapente, et regardant le panorama de haut ! Maintenant, ça semble dingue. Une fois de plus, l'Himalaya s'était avéré être plus grand qu'on ne l'avait imaginé, et comme d'habitude, je l'avais totalement sous-estimé. Je n'avais aucun équipement avec moi, pas même un piolet... et l'altitude de 7600m stupidement atteinte aurait pu provoquer une hypoxie, et des engelures. Mais cette altitude avait également ouvert de nouveaux espoirs... comme passer la muraille entre le Rakaposhi et le Diran Peak !
Ce passage, cette colonne, était " seulement " à 5500m… mais c'était également le début d'un ressaut de 15Kms de glace et de neige !!! En glissant de 7500m, c'était sûrement possible. Mon cerveau asphyxié était enclin à penser la même chose.

Près du rakaposhi, à l'approche du Chatri La
(2,57 mns / 13,3 Mo)

Eddie et moi associés pour une ascendance, voile à voile, me crie qu'il renonce et se dirige vers la vallée, frustré par sa radio et le fort vent d'altitude. Pendant qu'il redescendait vers le confort de notre vallée accueillante, je continue à grimper dans la bise glaciale, au-dessus de la glace du glacier de Minapin, et essai de calculer si le courant d'air au-dessus du col va marcher. Aujourd'hui, c'est le jour parfait, mais je ne peux me décider. Je gagne les nuages qui se développent, les évitant en tourbillonnant, les choses deviennent soudainement plus faciles tandis que l'hypoxie me gagne.
Replié dans mon harnais, aussi bas que possible, j'observe le wall étonnant de montagne devenir imperceptiblement de plus en plus grand jusqu'à ce que finalement il ait rempli horizon. Maintenant il n'y a rien d'autre que du blanc, dessous et devant moi, un monochrome cassé seulement par la couleur cobalt du ciel lumineux, par où que je regarde fougueusement, où le ciel rencontre le blanc, en essayant de juger l'angle du passage. Je suis resté concentré sur la muraille, qui est resté statique sur l'horizon pendant que je glissais au-dessus dans une bonne brise (2m/sec vers le bas). J'étais heureux de ces conditions, mais le passage était si petit que je me suis tout à coup inquiété pour l'éviter dans un air devenant plus mauvais, dans ce cas je n'avais aucune chance de passer le col et serais forcé de faire un atterrissage sur le glacier. Et si je le faisais, à quoi ressemblerait l'autre coté ? un glacier sans doute... mais pour combien de temps ? Tandis que je planais toujours plus près, les conditions atmosphériques devenaient meilleures, avec une descente de seulement 1m/sec vers le bas, avec la vue d'un glacier de l'autre coté. Le col semblait toujours incertain, mais j'ai commencé à m'asseoir vers le haut dans mon harnais pour prendre des photos. Alors qu'une courbure d'un glacier lointain attire la vue, j'ai su que je passerais le col, dans cette position étonnante, m'émerveillant des ices

flutes et des meringues de neige de la face au-dessous de moi.
J'ai passé le col de Chatri La avec un dégagement peut-être de 200m, et m'en suis extirpé en direction du bas du glacier pendant 15 kilomètres en passant à 1000m au-dessus de sa langue terminale.
Et alors j'ai été choqué de voir des arbres, sapins énormes rayant les bas flans de la vallée, et j'ai rattrapé une ascendance pour relier les 30Kms qui me séparaient de la civilisation, et même jusqu'à la route goudronnée. Je n'avais pas vu de tels arbres pendant tout le mois où nous avions piloté du côté nord de la chaîne, et maintenant, ici du côté Sud, l'air montant de la plaine indienne était juste assez humide pour donner un peu de pluie occasionnelle. J'avais traversé le Karakoram !

Post-scriptum :

Le Chatri La n'est pas marqué comme tel sur aucune carte, juste une tache de 5315m entre les glaciers de Minapin et de Hinarche, le point bas de la chaîne de montagne. Ce n'est pas le type de col que n'importe qui pourrait escalader mais que seul les himalayistes les plus accomplis considéreraient... C'est pourquoi il n'a probablement jamais été passé... nous n'avons pas trouver de nom pour lui, ainsi c'est devenu le col de Chatri La... le nom que les personnes locales nous donnent, 'les hommes parapluie'!
Ce n'est qu'un début... un vol au-dessus de la partie la plus étroite de la chaîne du Karakoram. Avec beaucoup de compétences et de connaissances, le vol parapente dans ces montagnes peut être si bon. Le Karakoram est le terrain de jeu absolu pour pilotes entreprenants, avec une pléthore d'itinéraires attendant d'être ouverts.

Un petit tour en Hindu Kuch :

Le groupe de parapentistes formé par Philippe Nodet, Julien Wirtz et Gildas Moussali, excelle dans la pratique du vol bivouac. Ils sont les seuls à ce jour à avoir parcouru plus de la moitié du Karakoram et de l'Indourag au cours de deux vols bivouacs en 2004 et 2005. Voici le récit de leur aventure raconté par Philippe :

Je pratique le parapente depuis 16 ans, intensément, passionnément. Une obsession : le vol bivouac c'est l'art et la manière de voyager en parapente, d'ascendance en ascendance. Le soir, on atterrit là ou l'on redécolle le lendemain matin, et si les conditions aérologiques ne sont pas favorables pour le vol, on a le choix entre la marche (le matériel de vol, de bivouac plus vêtements et nourriture n'excèdent pas 25 kg) ou la méditation.
J'ai ainsi tracé ma route à travers les Pyrénées, les Alpes, l'Atlas marocain, les Tians shans (Kirghisie) en biplace avec ma compagne, et l'Himalaya (de Dharamsala à la frontière népalaise, soit 500km en une dizaine de jours). La magie du vol bivouac est dans le déroulement de l'espace, bien sûr, mais peut-être plus encore dans les rencontres qu'il provoque ; tombé du ciel, on est accueilli à bras ouvert, parfois chez des gens qui n'avaient encore jamais même vu de touristes ! Je vous laisse imaginer les scènes de liesse…
J'ai deux fameux compagnons d'aventures, Gildas Moussali (qui court maintenant les mers) et Julien Wirtz (également moniteur de parapente à Prévol). Quand nous volons ensemble, c'est en peu comme si l'on formait une cordée, même si nous ne sommes reliés que par le seul fil de la radio. C'est ensemble que l'on a découvert les montagnes du Karakoram, les plus belles de la terre, coiffées d'une aérologie hors norme. Car dans le Karakoram, il n'est pas rare de s'élever de près de 4000 mètres en moins d'une demi heure, à la seule force des ascendances thermiques ! Et les jours où l'on peut ainsi voler à près de 7000 mètres, on peut alors couvrir en quelques heures, des distances de plus de 100 km, sur des itinéraires jadis défrichés par les illustres Shipton, Tilman et autres Thesiger….en des jours et des jours de marche !

Nous avons vécu là-bas nos plus belles aventures (voir ci-dessous), d'autres, encore plus belles nous attendent. L'exploration aérienne du nord Pakistan est loin d'être terminée. Comme l'écrivait Shipton : " Il y a tant à faire pour les explorateurs, dans ces massifs, qu'une fois rentré dans le jeu, il semble que celui-ci ne doit jamais prendre fin ". Nous sommes ensorcelés !

Philippe Nodet nous raconte ses errances dans les très hautes atmosphères du Karakoram :

Mai 2004, Babaghundi, vallée de la Chapursan :

C'est écrit, nous ne parviendrons pas à traverser le Chilingi pass en vol... Les jours passent, et rien ne laisse présager l'arrêt de ce vent descendant, dont on ne connaît pas même l'origine ; le ciel est bleu et sans le moindre cumulus dérivant au vent. Franchir le col à pieds ? Folie ! Le col est à plus de 5000 mètres, sur un glacier lardé de crevasses, et avec nos sacs pesant plus de 25 kg, il nous faudrait plus d'une semaine pour atteindre la première piste. Dix jours de vol bivouac nous ont mené ici, dans cette vallée perchée à plus de 3500 mètres d'altitude, à un jet de pierre de l'Afghanistan et de la Chine. Au bout de ce bout du monde, un homme nous a accueilli chez lui comme des frères, Alam Jam Dario. C'est un grand gaillard aux cheveux blonds (un descendant des soldats d'Alexandre le Grand, nous dit-il en rigolant), Alam Jam est poète, musicien et guide de montagne. Mais lui-même n'avait encore jamais osé rêver d'un tel voyage, celui que l'on vient d'accomplir, en vol, pour venir jusqu'à lui. Car nous venons de loin. Notre objectif était le grand tour du massif du Batura, au départ de Gilgit. Nous avons ainsi voler de Gilgit à Karimabad, et de là, grâce à des plafonds à plus de 6500 mètres, nous nous sommes enfoncés au cœur du massif du Karakoram, quittant la large vallée de la Hunza, pour rejoindre successivement au terme de deux vols très engagés le village de Shimshal, et la frontière chinoise du Kundjerab pass. Dans nos sellettes, dix jours de nourriture, une corde, un piolet et des crampons. Au cas où... Au cours du vol entre Shimshal et le Kungerab pass, mes deux compagnons de vol ont dû se poser à 4500 mètres d'altitude, sur une moraine glaciaire, tandis que je filais seul en direction de la frontière chinoise. Ils ont ainsi marché trois jours avant de parvenir à rejoindre la civilisation ; une marche harassante pour descendre la vallée de la Gugerhat, sans l'aide du moindre sentier. Parfois même ils ont été contraints de se servir du parapente pour le simple franchissement de la rivière en crue !

Nous nous sommes heureusement retrouvés à Sost, pour un dernier vol qui nous a emmené jusque-là, au pied de ce col défendant l'accès de la vallée de la Karambar menant à Gilgit. Mais après cinq jours d'attente, ce col nous est resté infranchissable, la faute à ce maudit vent contraire. On s'en retourne donc par là d'où l'on est venu, mais à pieds, à cheval et en jeep jusqu'à la première route. Inch'Allah, nous reviendrons.

Vue aérienne de la vallée de la chapursan

4 Septembre 2005, Gilgit-Baghulti, 120 Kms :

Survol d'un sommet sans nom

Un ciel bleu immaculé, et des brumes en fond de vallée. Est ce vraiment le scénario idéal pour réaliser du grand vol bivouac ? C'est la question que l'on se pose avec Julien, avant de décoller pour un nouveau mois d'aventure. Nous espérons boucler un circuit en vol bivouac de Gilgit à Chitral, à travers les massifs du Karakoram et de l'Hindou Kuch. Une ballade de plus de 500 Kms, imposant le franchissement de cols de plus de 5000 mètres. C'est pourquoi nous avons choisi le mois de septembre, entre la mousson et l'automne, et où l'enneigement en altitude est censé être moindre ; car si l'aérologie ne s'avère pas favorable, il nous faudra passer à pied.
Les premières impressions de vol sont inquiétantes. C'est stable, et nous avons du mal à gagner de l'altitude. Nous avons décollé à 2500 mètres, et il nous faut plus d'une heure pour atteindre la barre des 4000 m, l'altitude limite pour quitter Gilgit. Quand enfin, nous parvenons à prendre appui sur les premiers hauts reliefs de la vallée, l'aérologie redouble enfin d'intensité, et nous voilà en quelques tours catapultés à 6000 m. Le grand voyage peut commencer.
Pas facile de voler à 6000 mètres, alors qu'il y a à peine trois jours, on suffoquait dans l'air surchauffé de Rawalpindi ! J'essaie de réduire au maximum mes gains d'altitude, en volant vite, à ras les crêtes, sur cette autoroute à thermiques. A la lecture des cartes, il nous avait paru évident de cheminer le long de la vallée de la Gilgit river, jusqu'au pied de la chaîne de

l'Hindou Raj. C'est effectivement le cas, et nous avalons les kilomètres sans difficulté à la verticale de paysages d'une diversité étonnante, entre glaciers, déserts de pierres, coulées volcaniques, et soudain, au détour d'une crête, à près de 5000 m d'altitude, une immense dune de sable ! Nous nous posons à l'ombre de l'écrasante masse du Dhuli Chhish (6500 m), dans la vallée de Darkhot, au pied de la chaîne de l'Hindou Raj. Les vrais ennuis peuvent commencer.
Pour l'heure, nous nous laissons conduire par une foule en liesse vers la plus belle maison du village. Nous serons ce soir comme des princes, nourris, gavés, dorlotés, de quoi vite oublier notre extrême lassitude après ces heures passées à respirer de l'air raréfié. Mais c'est au moment de dormir enfin que l'on vient nous chercher d'urgence pour nous conduire vers le seul téléphone en état de marche du village ; Au bout du fil, un policier surexcité, que l'on avait survolé 20 Kms auparavant, et qui nous presse de questions dans un mauvais anglais :

- "D'où venez-vous ?
- De Gilgit, en cinq heures de vol !
- ??! Quoi! Mais c'est incroyable !
- Pourquoi ne vous êtes pas posé au dernier check point ?
- Mais nous ne sommes pas des talibans, seulement des frenchies volant !
- (rire) Et demain, où allez-vous ?
- Mastuj
- !!! Mais c'est impossible! éclate-t-il de rire. Traverser l'Hindou Raj !? Mais c'est beaucoup trop haut! Vous êtes fous ! "

Paysage far west sur ce même itinéraire

Et voilà comment on s'endort pour une nuit de cauchemars; traverser l'Hindou Raj en vol, quelle hérésie! Tout le monde le dit.

5 septembre 2005, Baghulti :

Le Duli Chhish vu du ciel à 6500m

Le réveil est douloureux. D'abord le mal de tête. Puis les crampes. Enfin les boyaux qui se vident à toute allure. Aujourd'hui je ne volerai pas. Par chance, Julien ne va guère mieux. Nous allons ainsi passer la journée entre le duvet et les toilettes.
Heureusement nos hôtes sont aux petits soins pour nous. Il est loin le temps du Great Game, où l'on assassinait sauvagement ici même les espions britanniques venus cartographier ces régions classées alors terra incognita. Une lecture attentive de nos cartes russes nous révèle la difficulté de notre future entreprise; un seul col permet le franchissement à pied de cette chaîne de l'Hindou Raj, à 5100 mètres, mais, exposé plein nord, et essentiellement glaciaire, ce chemin d'une semaine de marche ne semble pas être le meilleur sur le plan aérologique. Si l'on veut traverser la chaîne en volant, il nous faudra viser droit dans la muraille de plus de 6000 m, et tacher d'y trouver un point faible pour basculer de l'autre coté. Si l'on échoue, ce sera des jours et des jours de marche pour revenir à notre point de départ... Et voilà comment on se prépare une seconde nuit de cauchemars !

6 septembre 2005, Baghulti-Minagan, 80 Kms :

Traversée de l'Hindou Rag, face nord du Chikari

Le ciel est au beau fixe, seuls quelques lambeaux de brume trahissent une énorme stabilité de basse couche. Et tout va mieux dans nos boyau ! Pourtant nos tripes restent nouées, à l'heure d'en découdre vraiment avec nos rêves. Nous quittons à regret nos amis, avalons avec peine 1000 mètres de dénivelé dans des pentes très raides, pour nous mettre finalement en l'air dés la brise installée. Pas une trace d'instabilité dans un ciel désespérément bleu. Le doute. Et puis d'un coup le hurlement du vario : 3, puis 5, puis plus de 10 ms, et en vingt minutes nous voilà perchés asphyxiés 3500 mètres plus hauts, à la verticale du Duli Chhish. Avant de décoller, nous avions avalé en hâte toutes sortes de médicaments, pour

contrer les effets de l'altitude, et c'est en rotant sans cesse leurs effluves nauséabonds que l'on plane frigorifiés vers la prodigieuse muraille de 6000 mètres du Chikari. Nos deux Vallunas se tordent, se cabrent à la folie, mais jamais ne ferment dans cette aérologie en furie, et nous mènent bon gré mal gré à la porte de notre rêve. Un dernier plafond et je franchis le premier, en apnée, la chaîne du Chikari, en compagnie d'un aigle, quelque part à 6000 mètres.

-"WWAOU! Trop fort!"
Hurlements, déchaînement de joie à la radio, nous avons traversé la chaîne de l'Hindou Raj ! Il ne nous reste plus qu'à nous laisser glisser le long de toutes ces faces nord, dégoulinantes de glace et encore vierges de toutes ascensions. Nous atterrissons deux heures plus tard, à quelques kilomètres de Mastuj. La suite on connaît déjà: la foule en liesse, la plus belle maison du village, les questions pressantes, mais cette fois dans une autre langue, et les plats succulents...
Sans oublier les regards incrédules des policiers chargés de surveiller les cols.

Du 7 au 13 septembre 2005, Mastuj :

Le parapente rase les écoliers

N'allez pas croire qu'il fait toujours beau au royaume du Karakoram. Au contraire, l'inverse serait plutôt la règle. Aussi, après avoir rallier Mastuj à pied, nous voilà scotchés dans cette triste bourgade une semaine durant, à attendre que le vent d'ouest et son cortège d'orages apocalyptiques ne cesse.
Triste village en effet, les gens ici ne sourient pas beaucoup, alors même qu'ils ont la chance d'être relié au monde par une piste, et qu'ils connaissent ainsi en peu du confort moderne. Et c'est pour cette même raison qu'ils sont un peu aigris, nous avouera un instituteur, car ils aimeraient maintenant avoir plus du peu qu'ils ont.
Mais notre arrivée à pied incognito, puis cette attente forcée a l'avantage de nous forcer à des relations plus modestes et donc plus vraies avec les gens. La découverte de l'autre se fait humblement, pas à pas. Nous nous découvrons un vrai ami, Abou Beker, l'instituteur, pour qui nous ferons des petits vols de démonstration dans son école. Grâce à lui, l'attente de jours meilleurs se fait moins ennuyeuse, même si le doute s'insinue peu à peu dans nos esprits, au

rythme des chutes de neige de plus en plus basses sur les montagnes. L'automne est résolument à nos trousses, et nous craignons de perdre la course!

14 septembre 2005, Mastuj-Theru, 60 Kms :

Juste après avoir traversé le Shandur pass, rive droite de la vallée de Ghizer à 6500 m

Le vent souffle toujours d'ouest, mais il a faibli. Il nous faut s'envoler aujourd'hui. Et plutôt que de poursuivre vers Chitral, on met les voiles vers Gilgit par le Shangur pass, vent arrière toute. Mais d'abord il nous faut trouver où décoller; partout les montagnes n'ont à offrir que des versants d'éboulis extrêmement raides. Le seul versant acceptable n'est pas très bien orienté, globalement sous le vent de la chaîne du Buni Zom située juste en face. C'est donc un vol particulièrement rugueux qui s'annonce et qui se confirme au gré des thermiques puissants coupés par le vent. Tant bien que mal, nous parvenons à rejoindre le Shangur pass, un immense plateau herbeux dont l'infernale traversée réduira à néant notre réserve d'altitude. Heureusement le vent nous permet de raccrocher très bas sur les premiers talus, et en quelques minutes, nous voilà à nouveau au plafond, avec cette fois le vent dans le dos... et un aigle déchaîné sur la voile de Julien! Il lui faudra une longue séance de "Wings" et de 360 pour lui faire lâcher prise, un exercice épuisant et pas vraiment fun quand on vole à plus de 6000 mètres! D'ailleurs les plafonds montent sans cesse, jusqu'à atteindre 6500m, alors que nous survolons une chaîne de montagnes résumée par nos cartes par un laconique "information glacial limited".
Nous sommes plus que jamais au cœur palpitant de notre aventure, et nous avons repris l'avantage sur l'automne. Tout est bien.

15 septembre 2005, Theru-Ishkommen, 120 Kms :

La vallée de Karambar prise Ã 7000m d'altitude

Les cumulus filent poussés par un vent d'ouest à nouveau forcissant. L'automne s'accroche, et colle à nos semelles de vent. Mais une seule dernière grande ligne droite nous sépare de Gilgit. L'avantage de voler à plus de 6000 mètres, c'est que nos voiles affichent des performances décuplées; bras hauts avec nos petites Vallunas, nous volons à près de 50 Kms/h! Si bien qu'avec plus de 30 Kms/h de vent dans le dos, nous voilà ce jour lancé dans un vol en forme de sprint haletant, poussés par un front de nuages et de rideaux de neige!
Parvenus à la confluence des vallées de la rivière Gilgit et de la Karambar, nous recoupons alors notre itinéraire de l'aller. Et plutôt que d'en finir sagement sur Gilgit, par un chemin que l'on connaît bien, nous décidons de nous enfoncer dans la vallée de la Karambar, au pied du massif du Batura. Un choix parfaitement suicidaire compte tenu de l'évolution aérologique de ces derniers jours. Mais nous sommes à moins de 50 Kms du Chilingi pass, et nous osons rêver d'un formidable hold up. Nous nous posons dans le village d'Ishkommen, après 120 Kms de crêtes sauvages, avalées en guère plus de trois heures!
Encore une soirée délicieuse parmi nos hôtes d'un vol. Nous répondons à toutes les questions, mangeons à tous les plats, mais au fond de nous, une seule pensée, obsessionnelle: où diable serons-nous demain soir? Dans les bras d'Alam Jam, mais alors il aura fallu voler à 7000 mètres! Ou quelque part sur les hauteurs de la Karambar, au début d'une très longue galère, et se maudissant d'avoir eu une si stupide idée. S'ensuit encore une nuit à cauchemarder...

16 septembre 2005, Ishkommen-Zu Tron (Chapursan), 70 Kms :

Autoportrait de Julien, à la vertical du Koz Sar, à 7000m, traversée du massif du Batura

Un décollage de rêve, dans le haut d'une combe face à la brise. Un ciel limpide constellé de petits cumulus à plus de 7000m. Et une formidable arène de parois, et de glaciers d'un autre monde, comme ce fameux Batura wall déroulant ses trente kilomètres d'arêtes à 7000 m. Voilà le décor idéalement planté pour notre rendez-vous avec un rêve de plus d'un an. Car nous avions rendez-vous; d'abord une aérologie dantesque qui nous propulse aux nuages en quelques minutes. Mais cette fois nos cervelles gavées d'hémoglobine ne s'inquiètent plus trop du chiffre hallucinant qui s'affiche sur l'écran de nos altimètres: 6900 mètres! Et le vent, complice également en nous poussant parfaitement sur l'axe désiré; nous filons 80 Kms/ au GPS vers la ligne de crête du Khoz Sar et du Chilingi qu'il nous faut franchir.
Le panorama est littéralement bluffant. Nous sommes exactement à la verticale de la confluence de trois chaînes de montagne parmi les plus fantastiques au monde: Karakoram, Hindou Kuch et Pamir. Et tandis que j'enroule les ascendances au plus près de la voile de Julien, je mesure subitement ma situation, à l'exact point culminant de ma passion pour l'aventure. Nous vivons tout simplement le plus beau vol de notre vie.
Après un dernier plein à la verticale du Khoz Sar (6800m), nous basculons dans un univers digne de Tolkien, un gigantesque palais de glace sertis d'une multitude de murailles vertigineuses, complètement glacées. La transition se fait sans souci, et nous voilà maintenant partis pour une interminable séance de toboggan à la verticale du glacier de Yacund, avec déjà en ligne de mire les montagnes rouge sang de la vallée de la Chapursan. Nous avons réussi à traverser la chaîne du Batura! L'émotion est à la mesure du paysage, la fatigue aussi, et je ne m'aperçois pas que ma vitesse sol accélère franchement en me rapprochant du fond de la vallée. Un vent catabatique

puissant dévale en effet cette énorme masse glaciaire. C'était donc lui le maudit qui nous avait fait renoncer au pied du col l'année dernière. Mais je ne le saurai vraiment qu'au réveil de mon douloureux crash, après avoir atterri vent arrière toute sur un lit de galet. Des millions d'étoiles s'allument devant mes yeux, mais elles sont toutes rayonnantes de bonheur.
Il nous aura fallu à peine deux heures de vol pour

rallier la Chapursan. Le seul autre chemin possible prend dix jours à pied, accompagné d'un guide, et en ayant préalablement obtenu l'autorisation spéciale. Tombés du ciel, nous tombons mal, car le premier être humain que l'on rencontre est un policier, improbable sentinelle de ce confins du monde. Mais il renonce bien vite à nous causer des problèmes. Notre joie est contagieuse. Et ahuri, il nous regarde nous éloigner, la démarche lourde, écrasés d'un coup de toutes les fatigues et les tensions accumulées. Mais il devine nos sourires s'étirant jusqu'aux oreilles.
Nous nous en allons frapper à la porte d'Alam Jam, notre ami.

Notre ami Alam Jan

A voir aussi sur le même thème :

Révision A-21/01/04 (http://blankonthemap.free.fr)

Accueil - Histoire - Géographie - Vie locale - Voyage - Diaporama - Index - Liens - A propos de Blank

Pour tous renseignements, contactez le Webmaster.